

NC

4y²
3728

LA PETITE ILLUSTRATION



REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT DES PIÈCES DE THÉÂTRE ET DES ROMANS INÉDITS
ET ADRESSÉE AUX SEULS SOUSCRIPTEURS DE L'ABONNEMENT N° 1
A « L'ILLUSTRATION »



GEORGES DELAQUYS

SAINT BARBE-BLEUE

ROMAN

II
(FIN)

ILLUSTRATIONS

de

LÉON FAURET



L'ILLUSTRATION

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS

H. yz
3728

Copyright by Georgee Delaquys, 1936.
Tous droits d'édition, de reproduction, de traduction, d'adaptation
et de représentation par tous moyens actuellement connus
ou par ceux qui peuvent être inventés ultérieurement réservés
pour tous pays.

LA VIE LITTÉRAIRE

EXPLOITS DANS L'OMBRE

C'est un fait : le récit d'espionnage passionne la curiosité du public autant que le roman policier. L'un et l'autre s'emparent de l'imagination par le même attrait de mystère. Tous deux masquent leurs personnages et nouent leurs épisodes dans les ténèbres. Les espions camouflent leur identité pour ces luttes subtiles où le coup d'audace, et souvent de l'audace héroïque, prend des formes de cambriolage, de vol, de faux, voire de meurtre, tout ce que, d'ordinaire, punissent les lois criminelles en tous pays. Mais ces règles, dont vivent les sociétés, ne jouent plus devant les nécessités de la défense préventive ou la fatalité de la guerre. L'espionnage lui-même perd son nom déplaisant ou, du moins, l'espion n'est ainsi nommé que par ceux qui doivent se défendre contre lui, qui le surprennent et l'exécutent. Pour ceux, au contraire, qui utilisent l'« agent spécial », l'organisation de l'espionnage devient le service des renseignements, voire l'Intelligence Service. Toute cette activité souterraine trouve sa réhabilitation et même sa glorification au cinéma et dans les souvenirs des acteurs de cette guerre obscure, lesquels, après un délai de prudence et non sans complaisance, ont voulu signer leurs exploits.

Ainsi depuis la guerre s'est composée toute une bibliographie de l'espionnage, Mémoires, études objectives, informations directes ou rapportées, ou romancées, car il semble bien qu'à des faits difficilement contrôlables s'ajoutent des épisodes qui témoignent d'une plus ou moins grande richesse imaginative. Mais on ne saurait nier que, depuis trente ans, la guerre secrète a repris une place notable dans la chronique des grands conflits humains comme en témoigne cette *Histoire de l'espionnage* (1) que nous donne M. Oscar Ray.

*
**

Nous n'avons point à moraliser ici sur l'espionnage. Nous signalons seulement des livres et leurs sujets. Il y a dans le travail à la fois synthétique et analytique de M. Oscar Ray toute une substance informatrice imagée d'anecdotes. Certains chapitres — « P. H., le roi de l'incognito » ou « Hans Lodi, espion gentleman » — ont vraiment des titres de roman d'aventures. Un autre chapitre, bien fourni, traite des espionnes. Un troisième, qu'on lira avec la même curiosité, nous parle des écoles d'espionnage.

Ailleurs, M. Oscar Ray nous dit comment, pendant la guerre, on sut utiliser les timbre-poste pour transmettre des messages secrets. « La plupart des timbres étrangers, surtout ceux d'avant guerre, portaient une brève légende ; ainsi, par exemple, sur le timbre autrichien de 15 hellers on pouvait lire : *Kaiserliche Koenigliche Oesterreichische Poste, 15 Heller*. En détachant une dent de ce timbre, précisément sous une de ces lettres, ce qui ne pouvait éveiller aucun soupçon, on finissait par transmettre d'importants messages. On pouvait ainsi, par exemple, enlever la sixième, la onzième et la vingtième dent du timbre. Cela signifiait qu'une offensive était à prévoir le onzième jour du sixième mois, à 20 heures. »

Des espions féminins utilisèrent des mouchoirs brodés

qui reproduisaient scrupuleusement la ligne des tranchées ennemies. Le service de contre-espionnage autrichien confisqua un jour l'un de ces mouchoirs informateurs. On y voyait de minuscules oiseaux voler vers l'un des coins. Il y avait là le signe d'une « proche attaque aérienne, avec l'indication des unités. Souvent encore on employa des allumettes. « Rien de plus facile, en effet, que de transporter une boîte d'allumettes sans éveiller des soupçons. Lorsque l'espion entra en contact avec son correspondant, celui-ci lui demandait du feu et l'autre lui passait sa boîte d'allumettes aussitôt empochée. Même s'ils étaient pris sur le fait, le geste ne pouvait avoir rien de suspect. Les allumettes ne portaient aucune marque particulière, non plus que la boîte, et on pouvait les compter et les recompter sans en être plus avancé. Mais, si on les regardait s'enflammer dans une chambre noire, à travers des verres fumés, on s'apercevait que l'une avait une flamme rouge, l'autre une flamme verte, etc. Il n'y avait qu'à compter le nombre d'allumettes de telle ou telle couleur et l'on obtenait d'utiles renseignements. »

Pour la transmission des messages, l'invention des espions fut d'une variété et d'une ingéniosité inouïes. « Pendant la guerre, écrit M. Oscar Ray, on arrêta un espion dont on savait par le contre-espionnage qu'il transportait un message sur la peau du crâne. Il s'était fait raser la tête, avait inscrit son message avec une encre spéciale et avait attendu patiemment que ses cheveux eussent repoussé pour se mettre en route. Il fut arrêté et exécuté. »

Le fait est curieux, sans doute, mais tout de même on peut objecter contre sa vraisemblance que, d'ordinaire, les messages de ce genre sont urgents et que les crânes rasés pour recevoir une écriture ou des signes ne se recouvrent point avant quelque délai d'une épaisseur de chevelure.

Des procédés plus classiques et d'ailleurs plus aisément éviés, ce furent les rouleaux de papier dissimulés dans des cigarettes ou dans des tubes de dentifrice, les notes logées dans un pain de savon creux à l'intérieur, des textes inscrits sur des boutons ou sur des peignes. M. Oscar Ray nous parle d'un espion borgne qui cacha une carte de la position ennemie à l'intérieur de son œil de verre et passa ainsi la frontière. Également, l'historien de l'espionnage cite le lieutenant D..., qui possédait un minuscule appareil photographique dissimulé dans une montre et dont l'objectif se trouvait dans le remontoir. « Il suffisait de consulter cette montre d'un geste négligent pour prendre une photo. L'ingénieur appareil n'enregistrait pas moins de trente-sept photos, et les pellicules trente fois agrandies ne dépassaient pas la grandeur d'un timbre-poste. »

*
**

Assurément, les souvenirs publiés par ces agents spéciaux de la guerre et par les chefs des organisations d'espionnage ont pu fournir aux scénaristes de cinéma des thèmes à variations continues, des scènes à sensationnelles surprises. On a transporté de même les faits dans la fiction des livres, mais, ici, l'invention des auteurs de romans ne saurait égaler celle des personnages de la réalité, qui nous disent leurs succès, leurs périls et quelquefois les drames où ils ont falli disparaître. Et des romans ou des souvenirs racontés, ce ne sont pas toujours les derniers qui paraissent le plus vraisemblables.

ALBÉRIC CAHUET,

(1) Gallimard, édit.

Pétrof était en proie à la plus surhumaine angoisse qui fût possible en ce monde ! L'enfant avait bu... c'était donc vrai... c'était donc vrai... Et il répétait, les mains jointes, n'osant la toucher ni l'étreindre :

— Roseline... ma petite enfant, ma douce enfant chérie... c'était donc vrai... C'était donc vrai... cette chose sublime, incroyable... il faut y croire maintenant !...

Alors pendant deux, trois, quatre, dix secondes... vingt secondes... il vit cela, lui, l'inébranlable, le révolté maudit, il vit ce petit corps blanchir comme une hostie, cet adorable visage d'ange s'abandonner au néant, sans révolte, avec une douceur déchirante, une sublime transfiguration !

Il ne quittait pas des yeux, où toute son âme torturée luisait de détresse, ces autres yeux qui perdaient peu à peu leur éclat et où jusqu'à la dernière seconde le clair regard bleu de l'enfant semblait lui dire, sans reproche, avec une ineffable simplicité : « Tu vois bien, cher seigneur, que je t'aime ! »

Le doux regard bleu s'éteignit dans une sorte de divine lumière ; les mains fragiles qui s'étaient un instant crispées, à peine, sur les bras du fauteuil, se détendirent mollement, le buste charmant s'affaissa jusqu'au fond du siège, la tête gracieuse se renversa toute sur le dossier. Le vieil homme vit alors la bouche parfaite s'arrondir au passage du dernier soupir et rester ouverte ainsi, pour toujours, après avoir livré son adorable secret.

Barbe-Bleue, transfiguré par la certitude, l'âme rassasiée de bonheur, resta longuement immobile devant le petit archange évanoui dans l'éternel.

Il lui sembla qu'au fond de son être desséché, altéré par une longue existence amère, se mettaient à ruisseler soudain des fraîcheurs célestes par quoi s'évanouissaient enfin les dévorantes soifs intérieures qui l'avaient toujours consumé.

Un apaisement sans remords envahissait peu à peu sa conscience, comme l'aube du jour, saintement, se répand sur la terre. Une tranquillité merveilleuse de genèse et d'enfantement repoussait hors de lui, devant elle, tout ce qui n'était pas amour, pardon, vertu, tout ce qui n'était pas allégresse et blancheur.

Une grâce divine exorcisait sa vie, comme si la main de Dieu se fût appuyée sur son front ; et qui l'eût vu sourire à ce moment, la face détendue et le regard serein, eût compris que cette âme horrible avait reconquis son salut.

La douleur humaine, en lui, se muait solennellement en sagesse. Pleurer l'enfant sublime, la petite fille sincère enlevée au bonheur terrestre ? Voilà en vérité qui eût été indigne d'elle et de sa gloire !

Les nations pleuraient-elles les saintes de la patrie, immolées au bien public ; les martyrs de la foi en prières dans les holocaustes ; les héros des causes morales voués aux gibets des tyrans ? Pleurerait-il sur Senta, le Hollandais farouche, et n'était-ce pas toujours dans la sainteté de la mort que les doctrines efficaces avaient puisé leur pouvoir ?

Quand Pétrof se releva, on eût dit qu'il avait laissé à terre, comme une dépouille sèche, l'enveloppe affreuse de Barbe-Bleue. Il avait le visage d'un saint.

Roseline venait de mourir : on eût dit qu'il venait de renaître, comme Lazare, à la vérité du jour.

Il tira le singe mort dans le cabinet et se dirigea vers la porte de la salle à manger.

Les convives s'y étaient encore attablés et menaient grand bruit. Ils chantaient des rengaines, en en rythmant les cadences crapuleuses sur les assiettes. Ils étaient tous à peu près ivres, vautrés dans les bras les uns des autres, affublés de bonnets de papier pailleté, hilares là-dessous comme des enfants vieilliss, congestionnés, hideux...

Quand ils virent s'ouvrir la porte du fumoir, ils s'apprêtèrent à faire à leur maître un triomphal accueil. Mais, à sa seule vue, à la manière dont il parut sur le seuil de la salle, à l'air majestueux et doux dont il ouvrit les deux battants de la porte avec solennité, au signe qu'il leur fit de la main pour contenir leur vacarme, à la bonté souveraine qui rayonnait de toute sa personne grandie,



ils demeurèrent court. Aucun ne reconnut sa voix quand il leur dit avec douceur :

— Mes amis, un grand événement est arrivé ce soir... Regardez !

Il leur désignait le fauteuil sur lequel Roseline avait l'air de dormir.

Debout, ils regardèrent, s'approchant peu à peu, croyant encore à quelque énorme facétie mise en scène par l'ingénieur fêtard.

— Qu'est-ce que ça veut dire?... Elle dort?... Elle est...

— Elle est morte, dit simplement le baron.

Morte? Roseline morte? Et pourquoi, et comment? Le moyen de croire à cela, morte si subitement, elle tout à l'heure fêtée, joyeuse, heureuse... ?

Oscar, le médecin, s'approcha vivement, lui souleva la paupière, lui tâta le poignet, lui écouta le cœur. Elle était tiède encore et sans vie, en effet.

Une stupeur profonde les envahit tous. Un décès si étrangement soudain, dans cette maison en fête, sans témoins, sans cause, sans éclat...

Ils regardèrent avec une angoisse bizarre Pétrof, qui n'avait pas l'air de souffrir. Ils le virent s'approcher de la morte, fermer lui-même ces yeux de fleur ; clore cette bouche charmante ; croiser ces deux mains chétives.

Ils le virent faire cela sans douleur apparente, sans émotion, ni plainte.

— Nous parlions tous les deux ; elle a bu cette coupe... et voici qu'elle n'est plus.

Il disait ces mots avec une douceur tendre, comme un prêtre indifférent qui constate sans prendre part. Déggrisés à cette vue, ils gardaient le silence, attentifs et contrits. Le baron dit alors :

— Nous allons la porter dans la chambre d'honneur.

Il la prit lui-même sur ses deux bras tendus, faix léger qui ne pesait pas plus que la déponille de Cordelia aux paumes faibles du roi Lear.

On ouvrit les portes devant lui et l'étrange cortège traversait les salons somptueux, les galeries seigneuriales, les perspectives au repos.

Il la coucha ainsi sur le lit de parade. On mit un crucifix sur la poitrine frêle, on alluma les cierges rituels autour de la petite chose plate qu'elle était devenue. On disposa sur sa couche funéraire les violettes qui symbolisaient sa douceur et qui lui avaient également fait gagner en des temps différents et sa vie et sa mort.

Quand tout fut prêt et que les femmes agenouillées eurent fait le signe de la croix, Pétrof dit :

— Allez vous reposer, mes amis. Je veillerai tout seul.

Dès qu'ils furent partis, ne sachant plus que dire et que penser, le baron s'accouda sur le lit de la petite morte, la face dans les mains pour mieux la contempler.

Et la paix descendit dans la maison de l'homme qui avait retrouvé son chemin.

*
* *

Quand on sut dans Paris que la petite baronne était morte, ce fut mondainement le baron qu'on plaignit. On s'intéressa aux détails qui se colportèrent au sujet de la bouteille de champagne analysée par le laboratoire et de l'enquête discrètement menée par le commissaire.

On donnait des précisions sur l'embaumement de la défunte qui devait être conservée intacte dans son cercueil à couvercle de glace épaisse, pendant des siècles, comme les pharaonnes.

On sut que le baron avait fait les choses en grand seigneur, autant que si Roseline eût été sa propre femme. On parlait du monument funéraire dans lequel elle allait reposer et qui deviendrait un mausolée légendaire à l'égal de celui qui fut élevé par ce prince persan à l'épouse incomparable, si parfaitement adorée.

Dès qu'il sut la nouvelle, Jacques se précipita avenue Montaigne et se fit annoncer au baron.

Celui-ci le reçut dans un petit salon voisin de la chambre d'honneur où la petite sainte d'amour reposait, parée de violettes et semblable à un séraphin dans

de sensibilité pour les hommes et d'amour pour les arts aux époques les plus orageuses de la révolution qui affermissait le républicanisme. »

Voilà une bien pompeuse tirade à propos de quelques déductions.

Les hôpitaux balnéaires devront être pourvus de séduisants bosquets qui, au contraire de ceux de la monarchie, « où se cachait l'intrigue, la dépravation et les remords, seront l'asile du brave qui rêve à ses honorables combats, du citoyen qui médite des actions vertueuses, du malade qui renaît comme leur feuillage ». Comme les patriotes ne peuvent manquer de promptement guérir dans un séjour aussi enchanteur, Lomet propose de construire dans chaque ville d'eaux un monument spécial pour recueillir les « béquilles respectables » des infirmes redevenus ingambes et « à la patrie puisse être remerciée, par l'enfant, de ses soins ».

Dans la vertueuse atmosphère que la République entend donner aux séjours de miracles, il est bien entendu que la toilette des dames doit obéir aux lois de la décence, et des recommandations sévères sont faites aux baigneuses même sous le Directoire.

« Nous ne saurions trop engager, écrit, en 1799, le citoyen Caucanas, à renoncer à ces costumes incomplets et révélateurs qui, en cessant de confier leur triomphe au pouvoir d'une imagination active et voyageuse, exposent leur santé et laissent à peine entre leurs charmes, nos regards et le froid, quelques vêtements légers et presque diaphanes. »

Le résultat de tous ces prêches fut, comme bien l'on pense, de transformer en déserts les villes d'eaux les plus fréquentées avant que l'on en fit des asiles de sainteté laïque. Et même les plus républicains des malades allèrent se soigner et s'amuser ailleurs.

Le livre de M. Fernand Engerand ne nous conduit pas au delà de la Révolution. Mais nous savons que les villes d'eaux retrouvèrent, dès le Premier Empire, une vogue qui s'est développée dans tout le dernier siècle et qui ne se trouve point réduite de nos jours.

**

Pensées barrésiennes.

Les pages inédites des *Cahiers*, dont nous saluons avec joie la publication continue, maintiennent dans la vie des lettres l'âme et l'expression barrésiennes. Nous avons parlé du tome récent de ces notes intimes où Barrès pratique sur soi-même, sous l'action du labeur et sous le choc des idées, la plus pénétrante et loyale des analyses. Cueillons dans ce jardin de l'intelligence quelques pensées qui nous restituent la présence de l'inoubliable disparu :

« Déraciné » : ils ont rencontré ce mot-là, et moi comme eux je l'ai rencontré, mais moi je l'ai fécondé. »

« Réalité et poésie, c'est une double série, toute une suite de concordances qui font maintenant la trame de ma vie. Une corde solide, bien tressée de mes expériences et de mes rêves, me permet de puiser dans les réserves séculaires, fontaines jaillies du sol et citernes remplies de l'eau du ciel. »

« A bien voir, je n'ai écrit qu'un livre : un *Homme libre*, arbre planté dans ma jeunesse et d'où je détache de saison en saison quelque fruit. »

« A de certains moments, j'ai besoin de lire le *vieux Hugo*, les vagues indéfinies de ses poèmes obscurs, j'ai besoin de me livrer aux vagues qui viennent du large, d'échapper au contrôle de mes facultés claires.

« J'ai besoin d'aller me reposer, me recharger loin des mesquins effluves de la pensée et de me délivrer

pour un moment de moi-même en me reposant, en sommeillant sur le fonds héréditaire pour m'y recharger. » Et n'ayant pas su me construire ou me trouver ma patrie véritable, je retourne aux lieux où se reforme en moi le sens de ma destinée. »

Enfin, cette détermination, en si claires images, du génie français :

« Nous avons épuisé les agréments de la folie et les attraits du désordre. L'esprit a ses lois auxquelles il faut soumettre nos conceptions. Nous réugnons à ces masses où les formes se confondent, où la raison n'a pas exigé des sacrifices et hiérarchisés les détails. Avec des mouvements de terrain, des eaux, des arbres et des plantes, Le Nôtre a exprimé et perfectionné nos plus belles qualités d'ordre et de clarté.

« Alors qu'aux pays d'Europe, en Allemagne, en Angleterre, où l'on place volontiers la naissance et le plus bel épanouissement de la poésie lyrique, cette poésie est en quelque sorte une dispersion du cœur humain sur le monde, elle est chez nous un élan de la sensibilité qui, contenue et guidée par la raison, s'élançait comme un jet d'eau vers le ciel, ou bien, comme le miroir d'un canal, s'allonge entre ses digues de marbre, d'une marche lente et continue vers l'infini. Les allées de Le Nôtre, sans nous permettre de nous détourner et de nous répandre au dehors, nous entraînent vers les horizons les plus vastes ; elles nous mènent directement au ciel. Et dans ce lyrisme maîtrisé, nul refroidissement du cœur. Nos œuvres magistrales sont la fleur de l'esprit et demeurent toujours harmonisées avec la société raisonnable où nous vivons, en gardant par-dessous la chaleur brûlante de nos solitudes et de nos passions. »

**

Quelques romans.

Connais ton cœur, un roman sensible, délicat, de M. Jacques Chenevière (Calmann-Lévy, édit., 15 fr.). L'art de M. Chenevière est personnel et subtil, tout en nuances, en demi-teintes.

Cet écrivain excelle à suggérer, à laisser paraître ou deviner, derrière un drame presque officiel et évident, un drame plus profond et moins simpliste. Il est remarquablement apte, par la forme même de son talent, à dépeindre les caprices des lignes sentimentales. De plus par leur caractère poétique ses descriptions fournissent à ses études le climat léger et charmant qui leur convient. *Connais ton cœur* nous transporte sur les bords du lac Léman, dans un milieu de grands bourgeois où l'on goûte encore un peu, dans de belles demeures, de beaux jardins qu'illumine la pureté du lac, la douceur de vivre. Par leur vérité profonde, les personnages du récit vivent leur drame avec puissance et font naître sans procédé littéraire l'émotion.

L'Enfant qui regardait le ciel : titre exaltant d'un livre (Grasset, édit., 10 fr.) où M^{me} Marthe Laclouche, de qui déjà nous avons signalé des œuvres intéressantes, a mis beaucoup d'âme.

Une petite fille regarde le ciel de la planche sur laquelle on l'immobilise. Toute la tristesse de sa condition, toute la joie de sa nature, tout son amour des êtres et des choses se fondent en une philosophie souriante, en une observation subtile déjà empreinte d'ironie. Mais un jour vient où l'enfant malade refuse le rôle de « spectatrice » que le destin lui avait assigné. De par l'élan de sa volonté, la vie va venir à elle, cette vie que suit le cortège « des joies et des peines magnifiques ».

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

